CAPYBARABOOKS

Antoine Pohu

# Parfois la nuit se tait

Je pose le verre sur le bar. Le regard de Stéphane s'y attache, un peu rêveur. Sur son visage je lis de la déception. Déjà à moitié vide. Il pense que bientôt je lui en demanderai encore un et qu'il ne pourra pas me le refuser.

– T'inquiète, je fais une pause après celui-là.

Je souris. Il a l'air soulagé. Il se détourne et commence à ranger quelque chose pour s'occuper. Je ne vois que son dos. Les notes de piano recouvrent notre silence. Après un moment il me fait face et frotte ses mains contre son tablier. Il ne sait pas quoi en faire.

– La soirée est encore longue.

– Je sais, mais je vais y aller doucement aujourd'hui.

Ça le surprend. J'ajoute, un peu malgré moi :

– Si ça te fait plaisir…

Il se rapproche de moi, s'accoude et soupire. Je vois la peau sous ses fins cheveux blancs. Son visage est ridé, mais beau.

– Oui, ça me fait plaisir.

Encore un silence, que Jarrett s'efforce de combler et dans lequel se mélangent les sourires amicaux de Stéphane.

Le pianiste arrive à un endroit plus joyeux de son improvisation. C'est ce que j'aime dans cet album : il vacille entre tristesse et espoir sans jamais vraiment trouver sa place.

Je me lève et fais signe à Stéphane que je sors prendre l'air. Il se moque un peu de moi, mais il approuve. La soirée va être longue, et même si la pièce est grande, l'air finit toujours par devenir opaque. Derrière moi la porte se ferme sur un serveur solitaire, un pianiste rêveur et un verre de whisky encore à moitié plein.

Dehors, Boris Vankriegen est en train de fumer une cigarette. Ses cheveux blonds un peu sauvages lui confèrent une éternelle jeunesse.

– Salut, je savais pas que t'étais là.

– Je viens d'arriver, je finis ma clope et j'entre.

Pendant une minute on piétine tous les deux sur le trottoir sans dire un mot. Puis il écrase son mégot dans le cendrier et avance vers la porte, en passant à côté de moi. Il me pose la main sur l'épaule et la serre un peu. Je lui dis que je le suis bientôt.

La soirée est belle. Au-dessus de moi, le ciel est noir. À l'horizon une faible lueur orange se dilue dans des teintes bleu foncé. Les immeubles et les arbres ne sont plus que des silhouettes indistinctes. Le jour se transforme en nuit. Avec elle arrivent son calme habituel et son étrange sentiment de liberté. Au loin, un hibou perd sa voix dans des échos étouffés. De temps en temps une voiture passe dans la rue avec un bruissement sourd. Le ronronnement éternel de la ville ressemble au bruit des vagues. Quelques étoiles un peu solitaires brillent de manière pâle. Je pense aux ciels d'Italie, avec leurs amas d'étoiles à n'en plus finir. Dans le jardin de mes grands-parents ; moi, tout petit, m'endormant sur ma chaise, bercé par les murmures des voix, le mugissement de la mer et le crissement des sauterelles. Et l'air frais qui venait des champs avec son odeur toute par-

ticulière. Je sentais qu'il y avait quelque chose dans la nuit, dans ce mélange chaotique d'impressions, quelque chose que je ne comprenais pas, que je ne remarquais qu'à peine.

J'étais là, debout, face à mes parents. Ils étaient assis à la table du salon, solennels, guindés. Une nappe blanche avec des motifs de fleurs bleues pendait de manière peu symétrique des bords de la table de forme ovale. Dessus, un petit vase en verre avec quelques narcisses jaunes. Derrière eux, un pan de mur turquoise et un meuble à vaisselle en bois de chêne foncé. Pas d'images, pas de tableaux, rien. Juste quelques horloges et leur clic, clic, clic bien synchronisé qui me faisait rager. Et moi qui voulais juste que ça s'arrête et qu'on en finisse une fois pour toutes.

Je les regardais, avec leurs visages si connus et tellement étrangers d'un coup, avec ce petit sourire empathique. Je ne comprenais pas. Ça faisait neuf ans que je jouais du piano et neuf ans que mes professeurs, surtout Walewski, me disaient que j'avais du talent, que j'irais loin. J'avais pu intégrer le conservatoire royal de Bruxelles avant même la fin du secondaire. Et ça faisait quelques années que je rêvais de Paris, Berlin, Vienne, peu importe, de Bruxelles même, mais du piano surtout parce que je ne voulais faire que ça de ma vie. Je me disais qu'après le secondaire je pourrais enfin m'y consacrer. J'avais passé tous les grades et passé tous les concours, je bossais comme un dingue pour mon premier prix et j'avais brillé lors de la première partie en hiver. Et là, si proche du but, une semaine avant la deuxième partie, ils me disaient que

non, rien du tout, que des études de musique c'était hors de question, que le piano c'était bien pour passer le temps, mais que dans la vie il fallait faire quelque chose d'utile. Et ils me souriaient avec cet air niais, convaincus d'être les bons, convaincus de me sauver, de me garantir ainsi une meilleure vie. C'était ridicule.

Sans dire un mot, je me suis levé et leur ai tourné le dos. Mon corps tremblait pendant que je traversais les pièces de l'appartement. J'avais peur que mes jambes me lâchent. Je me suis assis sur le banc de mon piano et j'ai fermé les yeux. Devant moi, la partition de la sonate que je préparais pour l'examen attendait la prochaine lecture. Le papier était jaunâtre et de nombreux plis témoignaient de manipulations intensives. Des traces de crayon, stylo et fluo matérialisaient mes pensées. Je connaissais tout par cœur. Dans le moindre détail.

J'ai voulu répéter, mais ça me semblait impossible. Toujours les yeux fermés, j'ai plaqué un accord. Dans ma tête, les doigts bougeaient, les notes s'enchaînaient les unes derrière les autres, mais ma main est restée immobile sur les quatre touches jouées. Les harmoniques résonnaient au milieu d'un grand vide. Mon pied a relâché la pédale, celle-ci a grincé, le bois a craqué, le son s'est tu. Mes doigts ont joué un autre accord. Il faisait moins clairement partie de la partition, mais pour moi il passait bien. Dans ma tête, les appogiatures haletantes et frivoles qui forment cette sonate se sont dissoutes. Il ne restait plus que l'ossature, ces quelques accords. Un monde s'est ouvert en moi, un horizon de possibilités. Bach avait besoin d'être modernisé et j'étais là pour le faire. Un nouveau rythme, de nouveaux agencements, de nouveaux schémas ; tout prenait forme dans mes pensées.

Puis j'ai pensé au regard de mes parents et je me suis dit que non, ça ne servait à rien. J'ai ouvert les yeux et j'ai suivi le tracé de la partition en essayant d'oublier mes chimères.

J'ai vécu une semaine dans l'incertitude. L'examen approchait, je ne savais pas vraiment quoi faire, j'avais bien envie de le réussir, un peu par orgueil peut-être, mais ça n'avait plus aucun sens. Je passais mon temps assis sur le banc du piano, hébété, à fixer les partitions muettes, à fantasmer sur les possibilités promises par mon illumination, à me demander ce que je devais faire, ce que je pouvais faire, si j'étais à la hauteur, et si… non, mais, enfin, peut-être que oui ?

Le jour de l'examen, j'étais étrangement calme. J'ai vu mes parents le matin au petit déjeuner et on n'a pas parlé. J'ai voulu leur faire toute une crise, mais je n'en avais pas la force. Ma colère s'était émiettée, il ne m'en restait qu'une grande lassitude. Mon père et ma mère se sont comportés comme tous les jours, ils ont bu leur café en écoutant la radio. Les cuillères tintaient contre les pots de confiture, ils mâchaient et déglutissaient bruyamment. Puis ils sont partis au travail sans me souhaiter bonne chance. J'ai bouquiné, écouté de la musique et me suis baladé. C'était une journée pluvieuse, le ciel était gris, un vent froid soufflait fort. Tout était un peu moche, mais j'aimais bien, c'était reposant. La beauté, à la longue, ça devient éprouvant. Puis j'ai pris une douche et me suis rasé. J'ai fait glisser le rasoir le long de ma peau et j'ai eu envie de pousser un coup plus fort pour voir ce que ça me ferait. Mais je ne l'ai pas fait, évidemment. Je me suis rincé le visage et me suis regardé dans le miroir. J'ai dénoué la serviette autour de

mes hanches et je l'ai laissée tomber par terre, j'ai avancé d'un petit pas, ma bite touchait le lavabo, ça faisait une étrange sensation, ce froid, ça me faisait un peu bander. J'ai soutenu mon regard, ces yeux épuisés et désolés. J'en avais marre. J'ai promené mes mains le long de mon corps, de mon ventre, de ma poitrine, j'ai enveloppé mes épaules, je me suis pris dans mes bras et j'ai eu envie de chialer. J'ai fini par me détourner, j'ai choisi un parfum, mis mon costume, j'ai caressé du bout du doigt les touches de mon piano, puis je suis sorti.

J'ai pris le tram pour aller au conservatoire. Avec l'humidité, tout avait l'air triste et les gens semblaient moroses. On n'aurait pas dit que c'était une journée importante dans la vie de quelqu'un. J'étais assis tout droit et rigide, tout petit. Je regardais à travers la fenêtre et l'engin parcourait la ville. Il me semblait faire un voyage dans l'inconnu, comme dans un film d'animation japonais que j'avais récemment vu au cinéma. Je souriais à l'idée de me retrouver dans un monde fantastique à la sortie de ce véhicule – et de laisser cette vie derrière moi pour toujours.

Une fois arrivé au terminus du tram j'ai continué à pied pendant quelques minutes. Les briques rouges du conservatoire royal étaient fades dans cette lumière grisâtre. J'ai passé le portillon, j'ai traversé le jardin et mes souliers ont été salis par le gravier sablonneux. Je suis arrivé au perron, deux statues grandiloquentes flanquaient la porte d'entrée. Je leur ai tiré la langue, puis je suis entré.

À l'intérieur régnait une atmosphère stérile, les grandes fenêtres baignaient les couloirs d'une lueur livide. J'ai croisé Joseph. Il m'a posé une main sur l'épaule et m'a souri. Il avait l'air serein, il n'y avait aucune raison que je rate. J'ai attendu derrière la scène, des rideaux épais

coupaient chaque son, je ne savais pas ce qui se passait dans la salle. S'il y avait du monde, du mouvement. C'était comme s'il n'y avait personne. Un espace vide, un piano et moi. Quand je suis monté sur scène tout était calme, les éclairages étaient dirigés vers l'instrument et m'éblouissaient, je distinguais le jury assis dans la première rangée du parterre. Derrière, la salle de concert était dans le noir. Elle semblait presque déserte, je ne voyais que le relief des fauteuils, peut-être l'ombre de l'une ou l'autre tête, je ne savais pas. Je me suis senti seul, abandonné, mais en même temps libre.

Je me suis avancé sur la scène vide et dans la pénombre. J'ai pris place devant le piano, je me suis demandé si des amis étaient assis dans cette salle pour m'écouter, j'ai pensé à mes parents qui ne comprenaient rien à ce que je faisais là, à Joseph, pour qui les examens en général n'avaient pas grande importance de toute façon. À Bach que personne ne voulait entendre et qui méritait un nouveau son.

D'un geste ferme j'ai frappé un seul accord et je l'ai laissé résonner dans toute la salle.

Puis un deuxième, un troisième. Du coin de l'œil, j'ai vu quelqu'un du jury faire un mouvement pour m'interrompre. Je n'y ai pas prêté attention et il n'a pas insisté. Avec la vibration des cordes montait l'inquiétude. Les hésitations se multipliaient, les choix m'échappaient, je ne savais pas quoi faire et en même temps c'était déjà trop tard. Il fallait foncer maintenant. Je me suis mis à jouer la sonate que j'avais préparée, mais dans un rythme relâché et irrégulier, un peu swinguant. J'accélérais, puis ralentissais pour faire des pauses parfois importunes. Au fur à mesure que j'avançais, je décousais le morceau, laissant

tomber tout ce qui me semblait accessoire. Je simplifiais et me rapprochais du squelette que j'avais longuement épluché. Puis je me suis débridé. J'ai commencé à reconstruire et associer. J'alternais entre passages doux, au rythme paresseux, faisais une transition par des notes dansotantes, puis me perdais dans des passages saccadés, frappant sur les touches comme un taré. Je décomposais et recomposais Bach, d'une maîtrise flottante et d'une ardeur insolente. Je jouais avec désarroi ; aveugle et sourd, entre véhémence et tristesse. Quelque chose en moi s'est fêlé.

J'ai arrêté de jouer de manière assez abrupte après une dizaine de minutes. J'ai observé les touches et mes doigts comme si je cherchais à comprendre ce qui s'était passé. Les derniers échos de mes rêves se sont perdus dans le noir. J'ai compris que je venais de rater mon examen. Une seule personne applaudissait au fond de la salle, quelques coups forts et distincts à de longs intervalles, comme pour braver le mutisme du jury. J'ai posé mes coudes sur le piano et j'ai enseveli ma tête dans mes mains. Puis je n'ai plus bougé. J'ai entendu les quelques personnes se lever et partir avec peu de bruit. Le vide en moi était insupportable. La salle était calme. J'ai entendu des pas, puis j'ai senti une présence. Joseph s'est assis à côté de moi sur le banc et m'a pris dans ses bras. J'ai posé ma tête sur son épaule et j'ai laissé mes larmes couler sur son costume. Elles brillaient dans la lumière intense des projecteurs. Des gouttes perdues dans un désert, destinées à sécher et à disparaître. Il a peigné ma chevelure dense de ses doigts et j'ai senti son haleine régulière sur mon oreille. Son parfum avait quelque chose de délicat et d'ouvert, comme une odeur de bois frais. Il ne disait rien, même pas pour me réconforter, mais je sentais qu'il ne me jugeait pas.

On a quitté le conservatoire. Le ciel était clair, à quelques endroits le soleil transperçait les nuages, l'odeur de la pluie planait encore dans l'air. On a traversé le jardin. Sur le trottoir il s'est tourné vers moi.

– Je te laisse seul ?

Il s'était déjà à demi détourné, mais dans ses yeux j'ai lu qu'il n'était pas pressé, qu'il était à ma disposition, si j'en avais besoin. J'ai posé ma main pâle sur son bras. Le mouvement était infime. Je lui ai souri, un vrai sourire. Il m'a suivi. On s'est promenés à travers Bruxelles, les rues étaient vides, les couleurs commençaient à ressortir, tout était fraîchement lavé. C'est comme si la ville avait réservé toute sa magie pour me remonter le moral à ce moment-là. On ne parlait pas, on ne marchait que l'un à côté de l'autre ; sa présence me faisait du bien. J'avais l'impression qu'on s'était enfuis dans quelque récit fantastique, habillés comme de grands messieurs, laissant frapper nos talons sur les pavés entre deux rangées de vieux bâtiments.